côte pour demander son congé au maître de la taverne, congé qui ne pouvait lui être refusé, vu que son engagement portait qu'il serait libre pendant les quatre grandes fêtes de l'année.

Friquet était à la tête du cortége. L'idée lui était bien venue d'aller chercher un chirurgien, mais il trouvait plus amusant en somme de crier à tue-tête : « Ils ont tué M. Broussel ! M. Broussel le père du peuple ! Vive M. Broussel ! » que de s'en aller tout seul par des rues détournées dire tout simplement à un homme noir : « Venez, monsieur le chirurgien : le conseiller Broussel a besoin de vous. »

Malheureusement pour Friquet, qui jouait un rôle d'importance dans le cortége, il eut l'imprudence de s'accrocher aux grilles de la fenêtre du rez-de-chaussée, afin de dominer la foule. Cette ambition le perdit; sa mère l'aperçut et l'envoya chercher le médecin.

Puis elle prit le bonhomme dans ses bras et voulut le porter jusqu'au premier; mais, au bas de l'escalier, le conseiller se remit sur ses jambes, et déclara qu'il se sentait assez fort pour monter seul. Il priait en outre Gervaise, c'était le nom de sa servante, de tâcher d'obtenir du peuple qu'il se retirât, mais Gervaise ne l'écoutait pas.

— Oh! mon pauvre maître! mon cher maître, s'écriait-elle.

— Oui, ma bonne, oui, Gervaise, murmurait Broussel pour la calmer, tranquillise-toi, ce ne sera rien.

— Que je me tranquillise, quand vous êtes broyé, écrasé, moulu !

— Mais non, mais non, disait Broussel; ce n'est rien ou presque rien.

— Rien, et vous êtes couvert de boue! Rien, et vous avez du sang à vos cheveux! Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre maître!

— Chut donc! disait Broussel, chut!

— Du sang, mon Dieu, du sang! criait Gervaise.

— Un médecin! un chirurgien! un docteur! hurlait la foule; le conseiller Broussel se meurt! Ce sont les Mazarins qui l'ont tué!

— Mon Dieu, disait Broussel, se désespérant, les malheureux vont faire brûler la maison!

— Mettez-vous à votre fenêtre et montrez-vous, notre maître.

— Je m'en garderai bien, peste! disait Broussel; c'est bon pour un roi de se montrer. Dis-leur que je suis mieux, Gervaise; dis-leur que je vais me mettre, non pas à la fenêtre, mais au lit, et qu'ils se retirent.

— Mais pourquoi donc voulez-vous qu'ils se retirent? Mais cela vous fait honneur, qu'ils soient là.

— Oh! mais ne vois-tu pas, disait Broussel désespéré, qu'ils me feront pendre! Allons! voilà ma femme qui se trouve mal!

— Broussel! Broussel! criait la foule; vive Broussel! Un chirurgien pour Broussel!

Ils firent tant de bruit, que ce qu'avait prévu Broussel arriva. Un peloton de gardes balaya avec la crosse des mousquets cette multitude, assez inoffensive du reste; mais aux premiers cris de « La garde! les soldats! » Broussel, qui tremblait qu'on ne le prît pour l'instigateur de ce tumulte, se fourra tout habillé dans son lit.

Grâce à cette balayade, la vieille Gervaise, sur l'ordre trois fois réitéré de Broussel, parvint à fermer la porte de la rue. Mais, à peine la porte fut-elle fermée et Gervaise remontée près de son maître, que l'on heurta fortement à cette porte.

Madame Broussel, revenue à elle, déchaussait son mari par le pied de son lit, tout en tremblant comme une feuille.

— Regardez qui frappe, dit Broussel, et n'ouvrez qu'à bon escient, Gervaise.

Gervaise regarda.

— C'est M. le président Blancmesnil, dit-elle.

— Alors, dit Broussel, il n'y a pas d'inconvénient, ouvrez.

— Eh bien! dit le président en entrant, que vous ont-ils donc fait, mon cher Broussel? J'entends dire que vous avez failli être assassiné?

— Le fait est que, selon toute probabilité, quelque chose a été tramé contre ma vie, répondit Broussel avec une fermeté qui parut stoïque.

— Mon pauvre ami! Oui, ils ont voulu commencer par vous; mais notre tour viendra à chacun, et, ne pouvant nous vaincre en masse, ils chercheront à nous détruire les uns après les autres.

— Si j'en réchappe, dit Broussel, je veux les écraser à leur tour sous le poids de ma parole.

— Vous en reviendrez, dit Blancmesnil, et pour leur faire payer cher cette agression.

Madame Broussel pleurait à chaudes larmes; Gervaise se désespérait.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria un beau jeune homme aux formes robustes en se précipitant dans la chambre. Mon père blessé?

— Vous voyez une victime de la tyrannie, dit Blancmesnil en vrai Spartiate.

— Oh! dit le jeune homme en se retournant vers la porte, malheur à ceux qui vous ont touché, mon père!

— Jacques, dit le conseiller en se relevant, allez plutôt chercher un médecin, mon ami.

— J'entends les cris du peuple, dit la vieille; c'est sans doute Friquet qui en amène un; mais non, c'est un carrosse.

Blancmesnil regarda par la fenêtre.

— Le coadjuteur! dit-il.

— M. le coadjuteur! répéta Broussel. Eh! mon Dieu, attendez donc que j'aille au-devant de lui!

Et le conseiller, oubliant sa blessure, allait s'élancer à la rencontre de M. de Retz, si Blancmesnil ne l'eût arrêté.

— Eh bien! mon cher Broussel, dit le coadjuteur en entrant, qu'y a-t-il donc? On parle de guet-apens, d'assassinat? Bonjour, monsieur Blancmesnil. J'ai pris en passant mon médecin, et je vous l'amène.

— Ah! monsieur, dit Broussel, que de grâces je vous dois! Il est vrai que j'ai été cruellement renversé et foulé aux pieds par les mousquetaires du roi.

— Dites du cardinal, reprit le coadjuteur, dites du Mazarin. Mais nous lui ferons payer tout cela, soyez tranquille. N'est-ce pas, monsieur de Blancmesnil?

Blancmesnil s'inclinait lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, poussée par un coureur. Un laquais à grande livrée le suivait, qui annonça à haute voix :

— M. le duc de Longueville.

— Quoi! s'écria Broussel, M. le duc ici? quel honneur à moi! Ah! monseigneur!

— Je viens gémir, monsieur, dit le duc, sur le sort de notre brave défenseur. Etes-vous donc blessé, mon cher conseiller?

— Si je l'étais, votre visite me guérirait, monseigneur.

— Vous souffrez, cependant?

— Beaucoup, dit Broussel.

— J'ai amené mon médecin, dit le duc, permettez-vous qu'il entre?

— Comment donc! dit Broussel.

Le duc fit signe à son laquais, qui introduisit un homme noir.

— J'avais eu la même idée que vous, mon prince, dit le coadjuteur.

Les deux médecins se regardèrent.

— Ah! c'est vous, monsieur le coadjuteur, dit le duc. Les amis du peuple se rencontrent sur leur véritable terrain.

— Ce bruit m'avait effrayé et je suis accouru; mais je crois que le plus pressé serait que les médecins visitassent notre brave conseiller.

— Devant vous, messieurs! dit Broussel tout intimidé.

— Pourquoi pas, mon cher? Nous avons hâte, je vous le jure, de savoir ce qu'il en est.

— Eh! mon Dieu, dit madame Broussel, qu'est-ce encore que ce nouveau tumulte?

— On dirait des applaudissements, dit Blancmesnil en courant à la fenêtre.

— Quoi? s'écria Broussel pâlissant, qu'y a-t-il encore?

— La livrée de M. le prince de Conti! s'écria Blancmesnil. M. le prince de Conti lui-même!

Le coadjuteur et M. de Longueville avaient une énorme envie de rire. Les médecins allaient lever la couverture de Broussel. Broussel les arrêta. En ce moment le prince de Conti entra.

— Ah! messieurs! dit-il en voyant le coadjuteur, vous m'avez prévenu! Mais il ne faut pas m'en vouloir, mon cher monsieur Broussel. Quand j'ai appris votre accident, j'ai cru que vous manqueriez peut-être de médecin, et j'ai passé pour prendre le mien. Comment allez-vous, et qu'est-ce que cet assassinat dont on parle?

Broussel voulut parler, mais les paroles lui manquèrent; il était écrasé sous le poids des honneurs qui lui arrivaient.

— Eh bien! mon cher docteur, voyez, dit le prince de Conti à un homme noir qui l'accompagnait.

— Messieurs, dit un des médecins, c'est alors une consultation.

— C'est ce que vous voudrez, dit le prince, mais rassurez-moi vite sur l'état de ce cher conseiller.

Les trois médecins s'approchèrent du lit. Broussel tirait la couverture à lui de toutes ses forces; mais, malgré sa résistance, il fut dépouillé et examiné.

Il n'avait qu'une contusion au bras et l'autre à la cuisse.

Les trois médecins se regardèrent, ne comprenant pas qu'on eût réuni trois des hommes les plus savants de la Faculté de Paris pour une pareille misère.

— Eh bien? dit le coadjuteur.

— Eh bien? dit le duc.

— Eh bien? dit le prince.

— Nous espérons que l'accident n'aura pas de suite, dit l'un des trois médecins. Nous allons nous retirer dans la chambre voisine pour faire l'ordonnance.

— Broussel! des nouvelles de Broussel! criait le peuple Comment va Broussel?

Le coadjuteur courut à la fenêtre. A sa vue, le peuple fit silence.

— Mes amis, dit-il, rassurez-vous, M. Broussel est hors de danger. Cependant sa blessure est sérieuse et le repos est nécessaire.

Les cris de Vive Broussel! Vive le coadjuteur! retentirent aussitôt dans la rue.

M. de Longueville fut jaloux et alla à son tour à la fenêtre.

— Vive M. de Longueville! cria-t-on aussitôt.

— Mes amis, dit le duc en saluant de la main, retirez-vous en paix, et ne donnez pas la joie du désordre à nos ennemis.

— Bien! monsieur le duc, dit Broussel de son lit; voilà qui est parlé en bon Français.

— Oui, messieurs les Parisiens, dit le prince de Conti allant à son tour à la fenêtre pour avoir sa part des applaudissements; oui, M. Broussel vous en prie. D'ailleurs, il a besoin de repos, et le bruit pourrait l'incommoder.

— Vive M. le prince de Conti! cria la foule. Le prince salua.

Tous trois prirent alors congé du conseiller, et la foule qu'ils avaient renvoyée au nom de Broussel leur fit escorte. Ils étaient sur les quais que Broussel de son lit saluait encore.

La vieille servante, stupéfaite, regardait son maître avec admiration. Le conseiller avait grandi d'un pied à ses yeux.

— Voilà ce que c'est que de servir son pays selon sa conscience, dit Broussel avec satisfaction.

Les médecins sortirent après une heure de délibération et ordonnèrent de bassiner les contusions avec de l'eau et du sel.

Ce fut toute la journée une procession de carrosses. Toute la Fronde se fit inscrire chez Broussel.

— Quel beau triomphe, mon père! dit le jeune homme, qui, ne comprenant pas le véritable motif qui poussait tous ces gens-là chez son père, prenait au sérieux cette démonstration des grands, des princes et de leurs amis.

— Hélas! mon cher Jacques, dit Broussel, j'ai bien peur de payer ce triomphe-là un peu cher, et je m'abuse fort, ou M. Mazarin, à cette heure, est en train de me faire la carte des chagrins que je lui cause.

Friquet rentra à minuit, il n'avait pas pu trouver de médecin.

CHAPITRE XXX.

QUATRE ANCIENS AMIS S'APPRÊTENT A SE REVOIR.

— Eh bien! dit Porthos, assis dans la cour de l'hôtel de *la Chevrette*, à d'Artagnan, qui, la figure allongée et maussade, rentrait du Palais-Cardinal, eh bien! il vous a mal reçu, mon brave d'Artagnan.

— Ma foi, oui! Décidément c'est une laide bête que cet homme!... Que mangez-vous là, Porthos?

— Eh! vous voyez, je trempe un biscuit dans un verre de vin d'Espagne. Faites-en autant.

— Vous avez raison... Gimblou, un verre!

Le garçon apostrophé par ce nom harmonieux apporta le verre demandé, et d'Artagnan s'assit près de son ami.

— Comment cela s'est-il passé?

— Dame! vous comprenez, il n'y avait pas deux moyens de dire la chose; je suis entré, il m'a regardé de travers, j'ai haussé les épaules et je lui ai dit : Eh bien! monseigneur, nous n'avons pas été les plus forts.

— Oui, je sais tout cela, m'a-t-il répondu, mais racontez-moi les détails.

— Vous comprenez, Porthos, je ne pouvais pas raconter les détails sans nommer nos amis, et, les nommer, c'était les perdre.

— Pardieu!

— Monseigneur, ai-je dit, ils étaient cinquante et nous étions deux.

— Oui, mais cela n'empêche pas, a-t-il repris, qu'il y a eu des coups de pistolet échangés, à ce que j'ai entendu dire.

— Le fait est que de part et d'autre il y a eu quelques charges de poudre de brûlées.

— Et les épées ont vu le jour, a-t-il ajouté.

— C'est-à-dire la nuit, monseigneur, ai-je répondu.

— Ah çà! a continué le cardinal, je vous croyais Gascon, mon cher?

— Je ne suis Gascon que quand je réussis, monseigneur.

— La réponse lui a plu, car il s'est mis à rire.

— Cela m'apprendra, a-t-il dit, à faire donner de meilleurs chevaux à mes gardes, car, s'ils avaient pu vous suivre et qu'ils eussent fait chacun autant que vous et votre ami, vous auriez tenu votre parole et me l'eussiez ramené mort ou vif.

— Eh bien! mais il me semble que ce n'est pas mal cela, reprit Porthos.

— Eh! mon Dieu, non, mon cher, mais c'est la manière dont c'est dit. C'est incroyable, interrompit d'Artagnan, combien ces biscuits tiennent de vin! Ce sont de véritables éponges! Gimblou, une autre bouteille.

La bouteille fut apportée avec une promptitude qui prouvait le degré de considération dont d'Artagnan jouissait dans l'établissement. Il continua : — Aussi je me retirais lorsqu'il m'a rappelé.

— Vous avez eu trois chevaux tant tués que fourbus? m'a-t-il demandé.

— Oui, monseigneur.

— Combien valaient-ils?

— Mais, dit Porthos, c'est un assez bon mouvement, cela, il me semble.

— Mille pistoles, ai-je répondu.

— Mille pistoles? dit Porthos; oh! oh! c'est beaucoup, et, s'il se connaît en chevaux, il a dû marchander

— Oui, dit d'Artagnan ; mais si ce rendez-vous cache quelque chose?...

— Oh ! dit Porthos, vous ne le croyez pas, d'Artagnan.

C'était vrai. D'Artagnan ne croyait pas Athos capable d'employer la ruse, mais il cherchait un prétexte de ne point aller à ce rendez-vous.

— Il faut y aller, continua le superbe seigneur de Bracieux; ils croiraient que nous avons eu peur. Eh ! cher ami, nous avons bien affronté cinquante ennemis sur la grande route; nous affronterons bien deux amis sur la place Royale.

— Oui, oui, dit d'Artagnan, je le sais ; mais ils ont pris le parti des princes sans nous en prévenir ; mais Athos et Aramis ont joué avec moi un jeu qui m'alarme. Nous avons découvert la vérité hier. A quoi sert-il d'aller apprendre aujourd'hui autre chose?

— Vous vous défiez donc réellement? dit Porthos.

— D'Aramis, oui, depuis qu'il est devenu abbé. Vous ne pouvez pas vous figurer, mon cher, ce qu'il est devenu. Il nous voit sur le chemin qui doit le conduire à son évêché, et ne serait pas fâché de nous supprimer peut-être.

— Ah ! de la part d'Aramis, c'est autre chose, dit Porthos, et cela ne m'étonnerait pas.

— M. de Beaufort peut essayer de nous faire saisir à son tour.

— Bah! puisqu'il nous tenait et qu'il nous a lâchés. D'ailleurs, mettons-nous sur nos gardes, armons-nous et emmenons Planchet avec sa carabine.

— Planchet est frondeur, dit d'Artagnan.

— Au diable les guerres civiles ! dit Porthos; on ne peut plus compter ni sur ses amis, ni sur ses laquais. Ah ! si le pauvre Mousqueton était là ! En voilà un qui ne me quittera jamais.

— Oui, tant que vous serez riche. Eh! mon cher, ce ne sont pas les guerres civiles qui nous désunissent ; c'est que nous n'avons plus vingt ans chacun, c'est que les loyaux élans de la jeunesse ont disparu pour faire place au murmure des intérêts, au souffle des ambitions, aux conseils de l'égoïsme. Oui, vous avez raison, allons-y, Porthos, mais allons-y bien armés. Si nous n'y allions pas, ils diraient que nous avons peur.

— Holà ! Planchet! dit d'Artagnan.

Planchet parut.

— Faites seller les chevaux et prenez votre carabine.

— Mais, monsieur, contre qui allons-nous d'abord?

— Nous n'allons contre personne, dit d'Artagnan; c'est une simple mesure de précaution dans le cas où nous serions attaqués.

— Vous savez, monsieur, qu'on a voulu tuer ce bon conseiller Broussel, le père du peuple ?

— Ah ! vraiment ? dit d'Artagnan.

— Oui, mais il a été bien vengé, car il a été reporté chez lui dans les bras du peuple. Depuis hier sa maison ne désemplit pas. Il a reçu la visite du coadjuteur, de M. de Longueville et du prince de Conti. Madame de Chevreuse et madame de Vendôme se sont fait inscrire chez lui, et quand il voudra maintenant...

— Eh bien ! quand il voudra...

Planchet se mit à chantonner .

Un vent de fronde
S'est levé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de fronde
S'est levé ce matin.

— Cela ne m'étonne plus, dit tout bas d'Artagnan à Porthos, que le Mazarin eût préféré de beaucoup que j'eusse écrasé tout à fait son conseiller.

— Vous comprenez donc, monsieur, reprit Planchet, que, si c'était pour quelque entreprise pareille à celle qu'on a tramée contre M. Broussel, que vous me priez de prendre ma carabine...

— Non, sois tranquille mais de qui tiens-tu tous ces détails ?

— Oh ! de bonne source, monsieur. Je les tiens de Friquet.

— De Friquet? dit d'Artagnan. Je connais ce nom-là.

— C'est le fils de la servante de M. Broussel, un gaillard qui, je vous en réponds, dans une émeute ne donnera pas sa part aux chiens.

— N'est-il pas enfant de chœur à Notre-Dame ? demanda d'Artagnan.

— Oui, c'est cela ; Bazin le protége.

— Ah ! ah ! je sais, dit d'Artagnan. Et garçon de comptoir au cabaret de la Calandre?

— Justement.

— Que vous fait ce marmot? dit Porthos.

— Ileu ! dit d'Artagnan, il m'a déjà donné de bons renseignements, et dans l'occasion il pourrait m'en donner encore.

— A vous, qui avez failli écraser son maître?

— Et qui le lui dira?

— C'est juste.

A ce même moment, Athos et Aramis entraient dans Paris par le faubourg Saint-Antoine. Ils s'étaient rafraîchis en route et se hâtaient pour ne pas manquer au rendez-vous. Bazin seul les suivait. Grimaud, on se le rappelle, était resté pour soigner Mousqueton, et devait rejoindre directement le jeune vicomte de Bragelonne, qui se rendait à l'armée de Flandre.

— Maintenant, dit Athos, il nous faut entrer dans quelque auberge pour prendre l'habit de ville, déposer nos pistolets et nos rapières, et désarmer notre valet.

— Oh ! point du tout, cher comte, et en ceci vous me permettrez, non-seulement de n'être point de votre avis, mais encore d'essayer de vous ramener au mien.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que c'est à un rendez-vous de guerre que nous allons.

— Que voulez-vous dire, Aramis?

— Que la place Royale est la suite de la grande route du Vendomois, et pas autre chose.

— Comment, nos amis...

— Sont devenus nos plus dangereux ennemis, Athos, croyez-moi ; défions-nous et surtout défiez-vous.

— Oh ! mon cher d'Herblay !

— Qui vous dit que d'Artagnan n'a pas rejeté sa défaite sur nous et n'a pas prévenu le cardinal ? Qui vous dit que le cardinal ne profitera pas de ce rendez-vous pour nous faire saisir ?

— Eh quoi ! Aramis, vous pensez que d'Artagnan, que Porthos, prêteraient les mains à une pareille infamie !

— Entre amis, mon cher Athos, vous avez raison, ce serait une infamie ; mais entre ennemis, c'est une ruse.

Athos croisa les bras et laissa tomber sa belle tête sur sa poitrine.

— Que voulez-vous, Athos, dit Aramis, les hommes sont ainsi faits, et n'ont pas toujours vingt ans. Nous avons cruellement blessé, vous le savez, cet amour-propre qui dirige aveuglément les actions de d'Artagnan. Il a été vaincu. Ne l'avez-vous pas entendu se désespérer sur la route? Quant à Porthos, sa baronnie dépendait peut-être de sa réussite dans cette affaire. Eh bien ! il nous a rencontrés sur son chemin, et ne sera pas encore baron de cette fois-ci. Qui vous dit que cette fameuse baronnie ne tient pas à notre entrevue de ce soir? Prenons nos précautions, Athos.

— Mais, s'ils allaient venir sans armes, eux ? Quelle honte pour nous, Aramis !

— Oh ! soyez tranquille, mon cher, je vous réponds qu'il n'en sera pas ainsi. D'ailleurs, nous avons une excuse, nous : nous arrivons de voyage et nous sommes rebelles.

— Une excuse à nous ! Il nous faut prévoir le cas où nous aurions besoin d'une excuse vis-à-vis de d'Artagnan, vis-à-vis de Porthos ! Oh ! Aramis, Aramis, continua Athos en secouant tristement la tête, sur mon âme, vous me rendez le plus malheureux des hommes ! Vous désenchantez un cœur qui n'était pas entièrement mort à l'amitié ! Tenez, Aramis, j'aimerais presque autant, je vous le jure, qu'on me l'arrachât de la poitrine. Allez-y comme vous voudrez, Aramis. Quant à moi, j'irai désarmé.

— Non pas, car je ne vous y laisserai pas aller ainsi. Ce n'est plus un homme, ce n'est plus Athos, ce n'est plus même le comte de la Fère que vous trahiriez par cette faiblesse, c'est un parti tout entier auquel vous appartenez et qui compte sur vous.

— Qu'il soit fait comme vous dites, répondit tristement Athos.

Et ils continuèrent silencieusement leur chemin.

A peine arrivaient-ils, par la rue du Pas-de-la-Mule, aux grilles de la place déserte, qu'ils aperçurent sous l'arcade, au débouché de la rue Sainte-Catherine, trois cavaliers. C'étaient d'Artagnan et Porthos, marchant enveloppés de leurs manteaux, que relevaient les épées. Derrière eux venait Planchet, le mousquet à la cuisse.

Athos et Aramis descendirent de cheval en apercevant d'Artagnan et Porthos. Ceux-ci en firent autant. D'Artagnan remarqua que les trois chevaux, au lieu d'être tenus par Bazin, étaient attachés aux anneaux des arcades. Il ordonna à Planchet de faire comme faisait Bazin.

Alors ils s'avancèrent, deux contre deux, suivis des valets, à la rencontre les uns des autres, et se saluèrent poliment.

— Où vous plaît-il que nous causions, messieurs? dit Athos, qui s'aperçut que plusieurs personnes s'arrêtaient et les regardaient comme s'il s'agissait d'un de ces fameux duels encore vivants dans la mémoire des Parisiens, et surtout de ceux qui habitaient la place Royale.

— La grille est fermée, dit Aramis, mais, si ces messieurs aiment le frais sous les arbres et une solitude inviolable, je prendrai la clef à l'hôtel de Rohan, et nous serons à merveille.

— D'Artagnan plongea son regard dans l'obscurité de la place, et Porthos hasarda sa tête entre deux barreaux pour sonder les ténèbres.

— Si vous préférez un autre endroit, messieurs, dit Athos de sa voix noble et persuasive, choisissez vous-mêmes.

— Cette place, si M. d'Herblay peut s'en procurer la clef, sera, je le crois, le meilleur terrain possible.

Aramis s'écarta aussitôt en prévenant Athos de ne pas rester seul ainsi à portée de d'Artagnan et de Porthos ; mais celui auquel il donnait ce conseil ne fit que sourire dédaigneusement et fit un pas vers ses anciens amis, qui demeurèrent tous deux à leur place.

Aramis avait effectivement été frapper à l'hôtel de Rohan; il reparut bientôt avec un homme qui disait :

— Vous me le jurez, monsieur ?

— Tenez, dit Aramis en lui donnant un louis.

— Ah ! vous ne voulez pas jurer, mon gentilhomme ? disait le concierge en secouant la tête.

— Eh ! peut-on jurer de rien ! dit Aramis. Je vous affirme seulement qu'à cette heure ces messieurs sont nos amis.

— Oui, certes, dirent froidement Athos, d'Artagnan et Porthos.

D'Artagnan avait entendu le colloque et avait compris.

— Vous voyez, dit-il à Porthos.

— Qu'est-ce que je vois?

— Qu'il n'a pas voulu jurer.

— Jurer, quoi?

— Cet homme voulait qu'Aramis lui jurât que nous n'allions pas sur la place Royale pour nous battre.

— Et Aramis n'a pas voulu jurer?

— Non.

— Attention, alors.

Athos ne perdait pas de vue les deux discoureurs. Aramis ouvrit la porte, et s'effaça pour que d'Artagnan et Porthos pussent entrer. En entrant, d'Artagnan engagea la poignée de son épée dans la grille, et fut forcé d'écarter son manteau. En écartant son manteau, il découvrit la crosse luisante de ses pistolets, sur lesquels se refléta un rayon de la lune.

— Voyez-vous, dit Aramis en touchant l'épaule d'Athos d'une main et en lui montrant de l'autre l'arsenal que d'Artagnan portait à sa ceinture.

— Hélas ! oui, dit Athos avec un profond soupir.

Et il entra le troisième. Aramis entra le dernier et ferma la grille derrière lui. Les deux valets restèrent dehors; mais, comme si eux aussi se méfiaient l'un de l'autre, ils restèrent à distance

CHAPITRE XXXI.

LA PLACE ROYALE.

On marcha silencieusement jusqu'au centre de la place; mais, comme en ce moment la lune venait de sortir d'un nuage, on réfléchit qu'à cette place découverte on serait facilement vu, et l'on gagna les tilleuls, où l'ombre était plus épaisse. Des bancs étaient disposés de place en place; les quatre promeneurs s'arrêtèrent devant l'un d'eux, Athos fit un signe, d'Artagnan et Porthos s'assirent, Athos et Aramis restèrent debout devant eux. Au bout d'un moment de silence dans lequel chacun sentait l'embarras qu'il y avait à commencer l'explication :

— Messieurs, dit Athos, une preuve de la puissance de notre ancienne amitié, c'est notre présence à ce rendez-vous ; pas un n'a manqué, pas un n'avait donc de reproches à se faire.

— Écoutez, monsieur le comte, dit d'Artagnan, au lieu de nous faire des compliments que nous ne méritons peut-être ni les uns ni les autres, expliquons-nous en gens de cœur.

— Je ne demande pas mieux, répondit Athos. Je vous sais franc; parlez avec toute franchise : avez-vous quelque chose à me reprocher à moi ou à M. l'abbé d'Herblay?

— Oui, dit d'Artagnan : lorsque j'eus l'honneur de vous voir au château de Bragelonne, je vous portais des propositions que vous avez comprises ; au lieu de me répondre comme à un ami, vous m'avez joué comme un enfant, et cette amitié que vous vantez ne s'est pas rompue hier par le choc de nos épées, mais par votre dissimulation à votre château...

— D'Artagnan ! dit Athos d'un ton de doux reproche.

— Vous m'avez demandé de la franchise, dit d'Artagnan, en voilà ; vous demandez ce que je pense, je vous le dis; et maintenant j'en ai autant à votre service, monsieur l'abbé d'Herblay. J'ai agi de même avec vous, et vous m'avez abusé aussi.

— En vérité, monsieur, vous êtes étrange, dit Aramis; vous êtes venu me trouver pour me faire des propositions, mais me les avez-vous faites? Non ; vous m'avez sondé, voilà. Eh bien! que vous ai-je dit? que Mazarin était un cuistre et que je ne servirais pas Mazarin. Mais voilà tout. Vous ai-je dit que je ne servirais pas un autre? au contraire, je vous ai fait entendre, ce me semble, que j'étais aux princes. Nous avons même, si je ne m'abuse, fort agréablement plaisanté sur le cas très-probable où vous recevriez du cardinal mission de m'arrêter. Etiez-vous homme de parti? Oui, sans doute. Eh bien ! pourquoi ne serions-nous pas à notre tour gens de parti? Vous aviez votre secret comme nous avions le nôtre : nous ne les avons pas échangés, tant mieux; cela prouve que nous savons garder nos secrets.

— Je ne vous reproche rien, monsieur, dit d'Artagnan : c'est seulement parce que M. le comte de la Fère a parlé d'amitié que j'examine vos procédés.

— Et qu'y trouvez-vous? demanda Aramis avec hauteur.

Le sang monta aussitôt aux tempes de d'Artagnan, qui se leva et répondit :

— Je trouve que ce sont bien ceux d'un élève des jésuites.

En voyant d'Artagnan se lever, Porthos s'était levé aussi. Les quatre hommes se retrouvaient donc debout et menaçants en face les uns des autres. A la réponse de d'Artagnan, Aramis fit un mouvement comme pour porter la main à son épée. Athos l'arrêta.

— D'Artagnan, dit-il, vous venez ce soir ici encore tout furieux de notre aventure d'hier. D'Artagnan, je vous croyais assez grand cœur pour qu'une amitié de vingt ans résistât chez vous à une défaite d'amour-propre d'un quart d'heure. Voyons, dites cela à moi. Croyez-vous donc avoir quelque chose à me reprocher? Si je suis en faute, d'Artagnan, j'avouerai ma faute.

Cette voix grave et harmonieuse d'Athos avait toujours sur d'Artagnan son ancienne influence, tandis que celle d'Aramis, devenue aigre et criarde dans ses moments de mauvaise humeur, l'irritait. Aussi répondit-il à Athos :

— Je crois, monsieur le comte, que vous aviez une confidence à me faire au château de Bragelonne, et que monsieur, continua-t-il en désignant Aramis, en avait une à me faire à son couvent; je ne me fusse point jeté alors dans une aventure où vous deviez me barrer le chemin; cependant, parce que j'ai été discret, il ne faut pas tout à fait me prendre pour un sot. Si j'avais voulu approfondir la différence

— Aramis, dit-il, brisez votre épée.

des gens que M. d'Herblay reçoit par une échelle de corde avec celle des gens qu'il reçoit par une échelle de bois, je l'aurais bien forcé de parler.

— De quoi vous mêlez-vous? s'écria Aramis, pâle de colère au doute qui lui vint dans le cœur qu'épié par d'Artagnan il avait été vu avec madame de Longueville.

— Je me mêle de ce qui me regarde, et je sais faire semblant de ne pas avoir vu ce qui ne me regarde pas; mais je hais les hypocrites, et, dans cette catégorie, je range les mousquetaires qui font les abbés, et les abbés qui font les mousquetaires, et, ajouta-t-il en se tournant vers Porthos, voici monsieur qui est de mon avis.

Porthos, qui n'avait pas encore parlé, ne répondit que par un mot et un geste. Il dit *oui*, et mit l'épée à la main. Aramis fit un bon en arrière et tira la sienne. D'Artagnan se courba, prêt à attaquer ou à se défendre.

Alors Athos étendit la main avec le geste de commandement suprême qui n'appartenait qu'à lui, tira lentement épée et fourreau tout à la fois, brisa le fer dans sa gaîne en le frappant sur son genou, et jeta les deux morceaux à sa droite. Puis, se retournant vers Aramis .

— Aramis, dit-il, brisez votre épée.

Aramis hésita

— Il le faut, dit Athos. Puis d'une voix plus basse et plus douce : Je le veux.

Alors Aramis, plus pâle encore, mais subjugué par ce geste, vaincu par cette voix, rompit dans ses mains la lame flexible, puis se croisa les bras et attendit, frémissant de rage... Ce mouvement fit reculer d'Artagnan et Porthos; d'Artagnan ne tira point son épée, Porthos remit la sienne au fourreau.

— Jamais, dit Athos en levant lentement la main droite au ciel, jamais, je le jure devant Dieu, qui nous voit et nous écoute, pendant la solennité de cette nuit, jamais mon épée ne touchera les vôtres, jamais mon œil n'aura pour vous un regard de colère, jamais mon cœur un battement de haine. Nous avons vécu ensemble, haï et aimé ensemble; nous avons versé et confondu notre sang, et peut-être, ajouterai-je encore, y a-t-il entre nous un lien plus puissant que celui de l'amitié, peut-être y a-t-il le pacte du crime; car, tous quatre, nous avons condamné, jugé, exécuté un être humain que nous n'avions peut-être pas le droit de retrancher de ce monde, quoique, plutôt qu'à ce monde, il parût appartenir à l'enfer. D'Artagnan, je vous ai toujours aimé comme mon fils. Porthos, nous avons dormi dix ans côte à côte; Aramis est votre frère comme il est le mien; car Aramis vous a aimé comme je vous aime encore, comme je vous aimerai toujours. Qu'est-ce que le cardinal de Mazarin peut être pour nous, qui avons forcé la main et le cœur d'un homme comme Richelieu? Qu'est-ce que tel ou tel prince pour nous, qui avons consolidé la couronne sur la tête d'une reine? D'Artagnan, je vous demande pardon d'avoir hier croisé le fer avec vous; Aramis en fait autant pour Por-

D'Artagnan se courba, prêt à attaquer et à se défendre.

thos. Et maintenant haïssez-moi si vous pouvez; mais, moi, je vous jure que, malgré votre haine, je n'aurai que de l'estime et de l'amitié pour vous. Maintenant, répétez mes paroles, Aramis, et après, s'ils le veulent, et si vous le voulez, quittons nos anciens amis pour toujours.

Il se fit un instant de silence solennel, qui fut rompu par Aramis.

— Je jure, dit-il avec un front calme et un regard loyal, mais d'une voix dans laquelle vibrait un dernier tremblement d'émotion : je jure que je n'ai plus de haine contre ceux qui furent mes amis; je jure que je regrette d'avoir touché votre épée, Porthos; je jure enfin que non-seulement la mienne ne se dirigera plus sur votre poitrine, mais encore qu'au fond de ma pensée la plus secrète il ne restera pas dans l'avenir l'apparence de sentiments hostiles contre vous. Venez, Athos.

Athos fit un mouvement pour se retirer.

— Oh! non, non, ne vous en allez pas! s'écria d'Artagnan, entraîné par un de ces élans irrésistibles qui trahissaient la chaleur de son sang et la droiture native de son âme; ne vous en allez pas! car moi aussi j'ai un serment à faire. Je jure que je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, jusqu'au dernier lambeau de ma vie, pour conserver l'estime d'un homme comme vous, Athos, l'amitié d'un homme comme vous, Aramis.

Et il se précipita dans les bras d'Athos.

— Mon fils! dit Athos en le pressant sur son cœur.

— Et moi, dit Porthos, je ne jure rien, mais j'étouffe, sacrebleu! S'il me fallait me battre contre vous, je crois que je me laisserais percer d'outre en outre, car je n'ai jamais aimé que vous au monde.

Et l'honnête Porthos se mit à fondre en larmes en se jetant dans les bras d'Aramis.

— Mes amis, dit Athos, voilà ce que j'espérais, voilà ce

que j'attendais de deux cœurs comme les vôtres; oui, je l'ai dit et je le répète, nos destinées sont liées irrévocablement, quoique nous suivions une route différente. Je respecte votre opinion, d'Artagnan; je respecte votre conviction, Porthos; mais, quoique nous combattions pour des causes opposées, gardons-nous amis; les ministres, les princes, les rois passeront comme un torrent, la guerre civile comme une flamme, mais nous, nous resterons nous, j'en ai le pressentiment.

— Oui, reprit d'Artagnan, soyons toujours mousquetaires, et gardons pour unique drapeau cette fameuse serviette du bastion de Saint-Gervais où le grand cardinal avait fait broder trois fleurs de lis.

— Oui, continua Aramis, cardinalistes ou frondeurs, que nous importe! Retrouvons nos bons seconds pour les duels, nos amis dévoués pour les affaires graves, nos joyeux compagnons pour le plaisir!

— Et chaque fois, dit Athos, que nous nous rencontrerons dans la mêlée, à ce seul mot : Place Royale! passons nos épées dans la main gauche, et tendons-nous la main droite, fût-ce au milieu du carnage!

— Vous parlez à ravir! s'écria Porthos.

— Vous êtes le plus grand des hommes, ajouta d'Artagnan; et, quant à nous, vous nous dépassez de dix coudées

Athos sourit d'un sourire d'ineffable joie.

— C'est donc conclu, dit-il. Allons, messieurs, votre main. Etes-vous quelque peu chrétiens?

— Pardieu! répondit d'Artagnan.

— Nous le serons dans cette occasion pour rester fidèles à notre serment, continua Aramis.

— Ah! je suis prêt à jurer par ce qu'on voudra, dit Porthos, même par Mahomet! Le diable m'emporte si j'ai jamais été si heureux qu'en ce moment.

Et le bon Porthos essuyait ses yeux encore humides.

— L'un de vous a-t-il une croix? demanda Athos.

Porthos et d'Artagnan se regardèrent en secouant la tête comme des hommes pris au dépourvu. Aramis sourit et tira de sa poitrine une croix de diamants suspendue à son cou par un fil de perles.

— En voilà une, dit-il.

— Eh bien! reprit Athos, jurons sur cette croix, qui, malgré sa matière, est toujours une croix, jurons d'être unis malgré tout et toujours, et puisse ce serment nous lier nous-mêmes, mais encore lier nos descendants. Ce serment vous convient-il?

— Oui, dirent-ils tout d'une voix.

— Ah! traître, dit tout bas d'Artagnan en se penchant à l'oreille d'Aramis, vous nous avez fait jurer sur le crucifix d'une frondeuse.

CHAPITRE XXVII.

LE BAC DE L'OISE.

Nous espérons que le lecteur n'a point tout à fait oublié le jeune voyageur que nous avons laissé sur la route de Flandre.

Raoul, en perdant de vue son protecteur, qu'il avait laissé le suivant des yeux en face de la basilique royale, avait piqué son cheval pour échapper d'abord à ses douloureuses pensées, et ensuite pour dérober à Olivain l'émotion qui altérait ses traits.

Une heure de marche rapide dissipa bientôt cependant toutes ces sombres vapeurs qui avaient attristé l'imagination si riche du jeune homme. Ce plaisir inconnu d'être libre, plaisir qui a sa douceur, même pour ceux qui n'ont jamais souffert de leur dépendance, dora pour Raoul le ciel et la terre, et surtout cet horizon lointain et azuré de la vie qu'on appelle l'avenir. Cependant il s'aperçut, après plusieurs essais de conversation avec Olivain, que de longues journées passées ainsi seraient bien tristes, et la parole du comte, si douce, si persuasive et si intéressante, lui revint en mémoire, à propos des villes que l'on traversait, et sur lesquelles personne ne pouvait plus lui donner ces renseignements précieux qu'il eût tirés d'Athos, le plus savant et le plus amusant de tous les guides.

Un autre souvenir attristait encore Raoul : en arrivant à Louvres, il avait vu, perdu derrière un rideau de peupliers, un petit château qui lui avait si fort rappelé celui de la Vallière, qu'il s'était arrêté à le regarder près de dix minutes, et avait repris sa route en soupirant, sans même répondre à Olivain, qui l'avait interrogé respectueusement sur la cause de cette attention. L'aspect des objets extérieurs est un mystérieux conducteur qui correspond aux fibres de la mémoire et les va réveiller quelquefois malgré nous; une fois ce fil éveillé, comme celui d'Ariane, il conduit dans un labyrinthe de pensées où l'on s'égare en suivant cette ombre du passé qu'on appelle le souvenir. Or, la vue de ce château avait rejeté Raoul à cinquante lieues du côté de l'occident, et lui avait fait remonter sa vie depuis le moment où il avait pris congé de la petite Louise jusqu'à celui où il l'avait vue pour la première fois, et chaque touffe de chêne, chaque girouette entrevue au haut d'un toit d'ardoises, lui rappelait qu'au lieu de retourner vers ses amis d'enfance il s'en éloignait à chaque instant davantage, et que peut-être même il les avait quittés pour jamais.

Le cœur gonflé, la tête lourde, il commanda à Olivain de conduire les chevaux à une petite auberge qu'il apercevait sur la route à une demi-portée de mousquet à peu près en avant de l'endroit où l'on était parvenu. Quant à lui, il mit pied à terre, s'arrêta sous un beau groupe de marronniers en fleur, autour desquels murmuraient des multitudes d'abeilles, et dit à Olivain de lui faire apporter par l'hôte du papier à lettre et de l'encre sur une table qui paraissait là toute disposée pour écrire.

Olivain obéit et continua sa route, tandis que Raoul s'asseyait le coude appuyé sur cette table, les regards vaguement perdus sur ce charmant paysage tout parsemé de champs verts et de bouquets d'arbres, et faisant de temps en temps tomber de ses cheveux ces fleurs qui descendaient sur lui comme une neige.

Raoul était là depuis dix minutes à peu près, et il y en avait cinq qu'il était perdu dans ses rêveries, lorsque dans le cercle embrassé par ses regards distraits il vit se mouvoir une figure rubiconde qui, une serviette autour du corps, une serviette sur le bras, un bonnet blanc sur la tête, s'approchait de lui, tenant papier, encre et plume.

— Ah! ah! dit l'apparition, on voit que tous les gentilshommes ont des idées pareilles, car il n'y a pas un quart d'heure qu'un jeune seigneur, bien monté comme vous et de votre âge à peu près, a fait halte devant ce bouquet d'arbres, y a fait apporter cette table et cette chaise et y a dîné, avec un vieux monsieur qui avait l'air d'être son gouverneur, d'un pâté dont ils n'ont pas laissé un morceau, et d'une bouteille de vieux vin de Mâcon dont ils n'ont pas laissé une goutte; mais heureusement nous avons encore du même vin et des pâtés pareils, et, si monsieur veut donner des ordres...

— Non, mon ami, dit Raoul en souriant, et je vous remercie, je n'ai besoin pour le moment que des choses que j'ai fait demander; seulement je serais bien heureux que l'encre fût noire et que la plume fût bonne; à ces conditions je payerais la plume au prix de la bouteille, et l'encre au prix du pâté.

— Eh bien! monsieur, dit l'hôte, je vais donner le pâté et la bouteille à votre domestique; de cette façon-là vous aurez la plume et l'encre par-dessus le marché.

— Faites comme vous voudrez, dit Raoul d'un air d'indifférence; car il commençait son apprentissage avec cette classe toute particulière de la société qui, lorsqu'il y avait des voleurs sur les grandes routes, était associée avec eux, et qui, depuis qu'il n'y en a plus, les a avantageusement remplacés.

L'hôte, tranquillisé sur sa recette, déposa sur la table papier, encre et plume. Par hasard, la plume était passable, et Raoul se mit à écrire.

L'hôte était resté devant lui et considérait avec une espèce d'admiration involontaire cette charmante figure si sérieuse et si douce à la fois. La beauté a toujours été et sera toujours une reine.

— Ce n'est pas un convive comme celui de tout à l'heure, dit l'hôte à Olivain, qui venait rejoindre Raoul pour voir s'il n'avait besoin de rien, et votre jeune maître n'a point d'appétit

— Monsieur en avait encore il y a trois jours, de l'appétit; mais que voulez-vous, il l'a perdu depuis avant-hier.

Et Olivain et l'hôte s'acheminèrent vers l'auberge, Olivain, selon la coutume des laquais heureux de leur condition, racontant au tavernier tout ce qu'il crut pouvoir dire sur le compte du jeune gentilhomme.

Cependant Raoul écrivait.

« Monsieur,

« Après quatre heures de marche je m'arrête pour vous écrire, car vous me faites faute à chaque instant, et je suis toujours prêt à tourner la tête, comme pour répondre lorsque vous me parliez. J'ai été si étourdi de votre départ, et si affecté du chagrin de notre séparation, que je ne vous ai que bien faiblement exprimé tout ce que je ressentais de tendresse et de reconnaissance pour vous Vous m'excuserez, monsieur, car votre cœur est si généreux, que vous avez compris tout ce qui se passait dans le mien. Ecrivez-moi, monsieur, je vous en prie, car vos conseils sont une partie de mon existence; et puis, si j'ose vous le dire, je suis inquiet; il m'a semblé que vous vous prépariez vous-même à quelque expédition périlleuse, sur laquelle je n'ai point osé vous interroger, car vous ne m'en aviez rien dit. J'ai donc, vous le voyez, grand besoin d'avoir de vos nouvelles. Depuis que je ne vous ai plus là, près de moi, j'ai peur à tout moment de manquer. Vous me souteniez puissamment, monsieur, et aujourd'hui, je vous le jure, je me trouve bien seul.

« Aurez-vous l'obligeance, monsieur, si vous recevez des nouvelles de Blois, de me toucher quelques mots de ma petite amie mademoiselle de la Vallière, dont, vous le savez, la santé lors de notre départ pouvait donner quelque inquiétude? Vous comprenez, monsieur et cher protecteur, combien les souvenirs du temps que j'ai passé près de vous me sont précieux et indispensables. J'espère que parfois vous penserez aussi à moi, et, si je vous manque à de certaines heures, si vous ressentez comme un petit regret de mon absence, je serai comblé de joie en apprenant que vous avez senti mon affection et mon dévouement pour vous, et que j'ai su vous les faire comprendre pendant que j'avais le bonheur de vivre auprès de vous. »

Cette lettre achevée, Raoul se sentit plus calme, il regarda bien si Olivain et l'hôte ne le guettaient pas, et il déposa un baiser sur ce papier, muette et touchante caresse que le cœur d'Athos était capable de deviner en ouvrant la lettre.

Pendant ce temps, Olivain avait bu sa bouteille et mangé son pâté; les chevaux aussi s'étaient rafraîchis. Raoul fit signe à l'hôte de venir, jeta un écu sur la table, remonta à cheval, et à Senlis jeta la lettre à la poste.

Le repos qu'avaient pris cavaliers et chevaux leur permettait de continuer leur route sans s'arrêter. A Verberie, Raoul ordonna à Olivain de s'informer de ce jeune gentilhomme qui les précédait; on l'avait vu passer il n'y avait pas trois quarts d'heure, mais il était bien monté, comme l'avait déjà dit le tavernier, et allait bon train.

— Tâchons de rattraper ce gentilhomme, dit Raoul à Olivain, il va comme nous à l'armée, et ce nous sera une compagnie agréable.

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Raoul arriva à Compiègne; il y dîna de bon appétit et s'informa de nouveau du jeune gentilhomme qui le précédait : il s'était arrêté comme Raoul à l'hôtel de *la Cloche et de la Bouteille*, qui était le meilleur de Compiegne, et avait continué sa route en disant qu'il voulait aller coucher à Noyon.

— Allons coucher à Noyon, dit Raoul.

— Monsieur, répondit respectueusement Olivain, permettez-moi de vous faire observer que nous avons déjà fort fatigué les chevaux ce matin. Il serait bon, je crois, de coucher ici et de repartir demain de bon matin. Dix lieues suffisent pour une première étape.

— M. le comte de la Fère désire que je me hâte, répondit Raoul, et il désire que j'aie rejoint M. le prince dans la matinée du quatrième jour : poussons donc jusqu'à Noyon, ce sera une étape pareille à celles que nous avons faites en allant de Blois à Paris. Nous arriverons à huit heures. Les chevaux auront toute la nuit pour se reposer, et demain, à cinq heures du matin, nous nous remettrons en route.

Olivain n'osa s'opposer à cette détermination; mais il suivit en murmurant.

— Allez, allez, disait-il entre ses dents, jetez votre feu le premier jour; demain, en place d'une journée de vingt lieues, vous en ferez une de dix, après-demain, une de cinq, et dans trois jours vous serez au lit. Là, il faudra bien que vous vous reposiez. Tous ces jeunes gens sont de vrais fanfarons.

On voit qu'Olivain n'avait pas été élevé à l'école des Planchet et des Grimaud.

Raoul se sentait las en effet, mais il désirait essayer ses forces, et, nourri des principes d'Athos, sûr de l'avoir entendu mille fois parler d'étapes de vingt-cinq heures, il ne voulait pas rester au-dessous de son modèle. D'Artagnan, cet homme de fer qui semblait bâti de nerfs et de muscles, l'avait frappé d'admiration.

Il allait donc toujours, pressant de plus en plus le pas de son cheval, malgré les observations d'Olivain, et suivant un joli petit chemin qui conduisait à un bac et qui raccourcissait d'une lieue la route, à ce qu'on lui avait assuré, lorsqu'en arrivant au sommet d'une colline il aperçut devant lui la rivière. Une petite troupe d'hommes à cheval se tenait sur le bord et était prête à s'embarquer. Raoul ne douta point que ce ne fût le gentilhomme et son escorte; il poussa un cri d'appel, mais il était encore trop loin pour être entendu; alors, tout fatigué qu'était son cheval, Raoul le mit au galop, mais une ondulation de terrain déroba bientôt la vue des voyageurs, et, lorsqu'il parvint sur une nouvelle hauteur, le bac avait quitté le bord et voguait vers l'autre rive.

Raoul, voyant qu'il ne pouvait arriver à temps pour passer le bac en même temps que les voyageurs, s'arrêta pour attendre Olivain.

En ce moment, on entendit un cri qui sembla venir de la rivière. Raoul se retourna du côté d'où venait le cri, et, mettant la main sur ses yeux, qu'éblouissait le soleil couchant :

— Olivain, s'écria-t-il, que vois-je donc là-bas?

Un second cri retentit plus perçant que le premier.

— Eh! monsieur, dit Olivain, la corde du bac a cassé et le bateau dérive. Mais que vois-je donc dans l'eau? cela se débat.

— Eh! sans doute, s'écria Raoul, fixant ses regards vers un point de la rivière que les rayons du soleil illuminaient splendidement; un cheval, un cavalier.

— Ils enfoncent! cria à son tour Olivain.

C'était vrai, et Raoul aussi venait d'acquérir la certitude qu'un accident était arrivé et qu'un homme se noyait. Il rendit la main à son cheval, lui enfonça les éperons dans le ventre, et l'animal, pressé par la douleur et sentant qu'on lui livrait l'espace, bondit par-dessus une espèce de garde-fou qui entourait le débarcadère, et tomba dans la rivière en faisant jaillir au loin des flots d'écume.

— Ah! monsieur, s'écria Olivain; que faites-vous donc? Seigneur Dieu!

Raoul dirigeait son cheval vers le malheureux en danger. C'était au reste un exercice qui lui était familier. Elevé sur les bords de la Loire, il avait pour ainsi dire été bercé dans ses flots; cent fois il l'avait traversée à cheval, mille fois en nageant. Athos, dans la prévoyance du temps où il ferait du vicomte un soldat, l'avait aguerri dans toutes ces entreprises.

— Oh! mon Dieu! continuait Olivain désespéré, que dirait M. le comte s'il vous voyait?

— M. le comte eût fait comme moi, répondit Raoul en poussant vigoureusement son cheval.

— Mais moi! mais moi! s'écriait Olivain pâle et désespéré en s'agitant sur la rive, comment passerai-je, moi?